Alter

Revue de phénoménologie

27 | 2019

Patočka

Vie et nature. La première révision de la phénoménologie transcendantale dans les inédits de Jan Patočka des années 40.

Karel Novotný

Édition électronique

URL : <https://journals.openedition.org/alter/1867>

DOI : 10.4000/alter.1867

ISSN : 2558-7927

Éditeur :

Association ALTER, Archives Husserl (CNRS-UMR 8547)

Édition imprimée

Date de publication : 1 novembre 2019

Pagination : 47-63

ISBN : 978-2-9550449-5-7

ISSN : 1249-8947

Référence électronique

Karel Novotný, « Vie et nature. La première révision de la phénoménologie transcendantale dans les inédits de Jan Patočka des années 40. », *Alter* [En ligne], 27 | 2019, mis en ligne le 22 décembre 2020, consulté le 13 juin 2021. URL : <http://journals.openedition.org/alter/1867> ; DOI : <https://doi.org/10.4000/alter.1867>

Ce document a été généré automatiquement le 13 juin 2021.

Revue Alter

Vie et nature. La première révision de la phénoménologie transcendantale dans les inédits de Jan Patočka des années 40¹.

Karel Novotný

- 1 Dans sa thèse d'habilitation, Patočka adhère étroitement au projet transcendantal husserlien, assignant à la philosophie la tâche de la « saisie réflexive » de ce processus transcendantal au sein duquel le monde se constitue². Et pourtant, à la toute fin de ce travail, Patočka note expressément que cette mission laisse subsister un *desideratum*, à savoir, la « tâche d'interpréter toute existence à partir des sources internes de la vie même »³, qui, comme il le remarque, présuppose un travail philosophique bien plus intense. De même, dans un passage de cette même thèse consacré à l'« anticipation de notre propre tentative de solution », il parle déjà de la « tâche immense » de la philosophie, qui serait sans fin, « car l'activité de la vie créatrice se poursuivra à jamais en nous »⁴. Il est par là montré que cette limitation à la vie de la conscience, à notre vivre, dans le cadre réflexif du projet transcendantal husserlien, renvoie plus profondément à une vie à laquelle, en tant qu'humains, nous participons au même titre que les autres êtres vivants, mais que nous ne pouvons saisir réflexivement que par le médium de la corrélation qui s'établit entre notre vivre et son milieu, et pour laquelle la structure temporelle correspondante constitue le cadre ultime. Pourtant, ce renvoi mérite qu'on le poursuive au-delà de ce médium et de ce cadre, dépassant ainsi la frontière de la phénoménologie transcendantale husserlienne.
- 2 Revenir à la vie, mais en deçà de la corrélation attestable réflexivement du vivre à son environnement, tel est le projet qui s'esquisse très clairement dans nombre des manuscrits de Patočka du début des années 1940, non publiés, mais néanmoins conservés par l'auteur⁵. En eux transparaissent les premiers linéaments de sa propre position philosophique, telle qu'elle se manifeste dans les textes plus tardifs publiés à partir du milieu des années 60, et dont ils constituent l'arrière-fond. D'où l'intérêt pour

ce projet des années 40 resté inédit, dont jusqu'à présent seule une petite partie a été accessible hors de l'espace tchécoslovaque⁶.

- 3 Le manuscrit qui porte le titre *Monde et objectivité* contient l'annonce du programme suivant :

Au travers de notre conception de la phénoménologie transcendantale selon laquelle, à la limite de la compréhension chosique humaine, furent découvertes la pure nature, la pure indifférenciation enclose en elle-même du sujet et de l'objet, un changement fondamental a été introduit. De ce fait, la relation aux différentes branches de la problématique philosophique doit elle aussi être révisée⁷.

- 4 Dans le cadre de ce nouveau concept de la phénoménologie transcendantale (de même que chez Merleau-Ponty, du reste), il y a un phénomène central qui relève d'un rapport plus profond entre la vie et la nature : l'accord ou la « confluence » harmonique avec la nature dans la sensibilité. « Consonance de deux indifférences », du sujet et de l'objet de part et d'autre du contact dans le sentir – c'est de là que part le projet patockien⁸. Il ne s'agit pas, pour Patočka qui parle ici du sentir en termes d'une « consonance originellement sympathétique », d'une simple trace, mais bien d'un « témoin d'identité fondamentale » phénoménologiquement attesté : « Parler d'une confluence avec la nature, cela peut avoir un sens tout à fait concret », car, poursuit Patočka :

[...] la sensibilité (sur le plan de la polarité sujet-objet) renvoie finalement elle-même à une unité plus profonde en deçà et par delà l'opposition sujet-objet. Si elle n'est rien d'autre que l'effet en retour émanant de ce que l'intériorité peut vivre en elle-même, rien d'autre qu'une projection du vécu – quel autre sens pourrait avoir un tel rayonnement en retour, si ce n'est précisément celui de constituer un témoin d'identité fondamentale⁹ ?

- 5 Nous allons présenter, en deux temps, les deux pôles plus profonds de la relation entre vie et nature, avant de conclure sur le motif du mouvement qui, dans ce projet, préfigure les idées du mouvement connues dès les années 60 à travers les cours et articles publiés par notre auteur.

I. Le dedans propre de la vie humaine

- 6 Pour Patočka, il y va dans ce projet du début des années 40 d'un renouveau de cette entreprise philosophique pour laquelle le subjectif se trouverait « au fondement de l'objectif » – non pas comme sujet rationaliste abstrait et objectivé de l'idéalisme, mais comme un dedans qui habiterait non seulement les êtres vivants, mais également la nature. Patočka, contre la tentative d'expliquer l'homme à partir d'un système universel d'objectivation métaphysique naturalisant ou scientifique, s'engage ici dans la voie du « dedans propre » de l'être humain et du dedans de la nature. Le « radicalisme de la connaissance humaine de soi poursuivant les derniers fondements »¹⁰ doit éviter tout subjectivisme ou scepticisme pour amorcer une phénoménologie transcendantale de la vie dont le concept fondamental serait le « dedans » qui, fondamentalement, ne peut être ni objectif ni objectivable – ni du côté subjectif du dedans en nous, ni du côté de la nature en dehors de nous.
- 7 Cependant, l'idée transcendantale phénoménologique de l'opération, c'est-à-dire celle de la fonction de la conscience synthétique qui se trouve au fondement de l'objectivation, loin d'être remplacée par ce concept de « dedans propre », se trouve bien plutôt éclairée par lui, sur la base toutefois plus profonde d'une vie. La corrélation phénoménologique classique entre la conscience et l'objet se trouve ainsi approfondie

par le concept de dedans, et ceci aussi bien au niveau du pôle objectif que du pôle subjectif de la corrélation.

- 8 Premièrement, le « dedans propre » est caractérisé comme étant une « inquiétude en soi et hors de soi » :

[...] l'inquiétude de l'intéressement interne, telle que nous l'avons considérée dans ses racines, est la négation de tout repos objectif. [...] L'inquiétude ne désigne pas un passage, une inquiétude en rapport à quelque chose d'extérieur, mais une inquiétude interne, une inquiétude intérieure à soi et qui provient de soi¹¹.

- 9 Le dedans qui se trouve au fondement du pôle subjectif de la corrélation du vécu et de son environnement possède ainsi sa dynamique propre, il n'est pas une simple réaction mécanique à des déterminations externes, mais il n'est pas non plus le *moi* des représentations, pôle vide échappant au processus interne, qu'il accompagnerait sans y prendre part. Patočka (à l'instar de Husserl) trouve déjà au dedans du sujet une mobilité de la vie qui précède les actes du *moi*, mais cette mobilité et ces mouvements pré-égoïques précèdent en même temps l'ordonnancement temporel du vécu – tel qu'il est passivement généré, avec les actes du *moi*, à partir de la sensation. En tout cas, c'est de cette manière que nous interprétons le passage suivant :

Le processus dont il s'agit ici n'est pas un processus au sens où il remplirait l'ordre temporel par une série continue d'états, mais processus en soi et pour soi. [...] Puisque le "mouvement" se joue ici de bout en bout dans le dedans, tout moment de la vie est "processus de mouvement" (ce qu'il ne faut toutefois pas confondre avec l'"acte", l'action ou l'opération du moi – au contraire, il y va plutôt ici de ce qui est au fondement de tout, et où le moi lui-même s'enracine)¹².

- 10 On peut ainsi souligner, dans cette dynamique, d'un côté un moment d'« autonomie », car le dedans est une inquiétude, une mobilité qui provient de lui, tout en étant et restant lié à lui. Ainsi, au fondement du vécu, on n'a pas affaire (comme chez Husserl) à une temporalité passive, se générant presque automatiquement, mais bien au drame d'une quête de soi pleine d'inquiétude du dedans propre. C'est ainsi que nous pouvons lire le passage suivant, d'après lequel :

[...] au fondement du dedans lui-même il y a une forme de négativité, un ne pas être en soi-même, un ne pas reposer en soi-même, bien que le dedans soit en même temps lui-même et en lui-même. Il y a là une manière de jaillissement de soi et en même temps d'enchaînement à soi : dans le mouvement, l'intérêt, et la *tension* qui en découle. Ce qui ne repose pas en soi part de lui-même, tout en se retrouvant à nouveau attaché à lui-même par une puissante chaîne. On ne peut jamais s'*avoir* soi-même, par exemple se connaître, et ce n'est qu'à cette condition qu'on peut en général « avoir » et « connaître » quelque chose, et dans tout posséder et connaître, l'intérêt fondamental est l'intérêt à soi, l'intérêt pour ce qui précisément ne se laisse ni avoir ni connaître. Notre tension est le chemin qui conduit à nous-mêmes, mais un chemin tel qu'on ne peut jamais le ressaisir expressément et objectivement¹³.

- 11 La vie même, en nous, est *immédiatement* liée à elle-même, plus étroitement que par la médiation temporelle du vécu, qui, d'après la célèbre critique de Michel Henry, a déjà objectivé le soi et lui a fait perdre son immédiateté. D'ailleurs, ce lien à soi constitue en lui-même également un moment de l'inquiétude de la vie, moment se transformant en même temps en désir de l'autre. En effet, Patočka caractérise certes ici la vie interne comme un lien à soi sans distance, mais cette forme extrême d'intériorité n'est pas pour autant un repos en soi-même, une pleine coïncidence avec soi. Elle est précisément, au contraire, une in-quiétude. C'est justement ce qui permet au dedans propre d'entrer en corrélation avec le dehors, et l'inquiétude constitue la condition de

possibilité de ce rapport tendu à l'extériorité, encore à vide. C'est pourquoi l'approfondissement de la corrélation du vécu du côté subjectif en un dedans reste compatible avec une perspective philosophique transcendantale d'explicitation des opérations constitutives de l'objectivation, au même titre, du reste, que l'est la radicalisation de l'intériorité sans distance de la vie chez Michel Henry. Seule l'inquiétude de la vie liée à elle-même, un « non »-remplissement dans le soi « sans distance à soi », nous pousse vers une extériorité. C'est ainsi que l'on peut comprendre la caractéristique suivante du dedans :

Cette inquiétude en soi, ce « non » à tout moment de la vie, est ainsi certes pour soi-même quelque chose d'absolument intérieur, mais en même temps, c'est la condition de possibilité du renvoi à quelque chose d'externe ; pour soi-même sans distance, mais condition de possibilité de toute distance. Une relation véritable ne peut naître que là où quelque chose ne repose pas en soi-même même sur le mode du présent en repos. Relation non au sens extérieur, au sens d'une relation aux choses qui adviendrait en tant que détermination complémentaire, mais au sens d'une relation faisant partie de l'essence même, relation non comme attribut, mais comme la « substance » même, si on peut s'exprimer ainsi – ainsi qu'on définit souvent l'être de la « conscience ». Notre vie effective n'est ainsi peut-être pas un simple « processus », mais un accomplissement, au sens d'un événement et d'une effectuation, un drame au sens originaire du terme, un événement jaillissant du dedans, de l'inquiétude, de notre « non intérieur », de l'« urgence interne »¹⁴.

- 12 Dans ce passage, on trouve liés quelques-uns des fils conducteurs les plus importants de l'approfondissement de la corrélation du vivre avec son environnement objectif dans la vie pré-égoïque du dedans, tels qu'ils seront également importants pour le développement ultérieur de la phénoménologie de Patočka : 1) Premièrement, ce que je caractériserais comme relevant à la fois d'une forme de prégnance et d'énigme de la subjectivité, en tant qu'elle ne dérive ni du *je* ni du *moi*, mais renvoie à une intériorité encore plus originaire qui échappe à toute tentative d'objectivation comme à toute autoréférence, et advient donc sans distance, sans possibilité d'échapper à moi-même ni de m'approprier moi-même (de m'« avoir »). 2) Ensuite, le fait que ce dedans soit précisément habité par l'inquiétude, par l'impossibilité du « repos au présent », par un effort, un mouvement pour échapper à soi, qui 3) non seulement rend possible la référence à soi – par la référence à un dehors – mais *l'exige*, la rend nécessaire, point sur lequel Patočka insistera avec tant d'insistance par la suite (là comme dans d'autres œuvres plus tardives) – à la différence de ce qui se passe chez Henry, ce qui participe par ailleurs sans doute des raisons pour lesquelles il n'est jamais cité. Il appartient à la « substance » du dedans subjectif, dans son advenue, d'ouvrir un rapport à l'autre, sans lequel il ne pourrait y avoir aucun dedans « propre ».
- 13 Comme nous l'avons déjà mentionné, Patočka conçoit le sentir comme une consonance sensible du dedans et du dehors, ce qui sur le plan de la corrélation plus profonde de la vie doit être décrit comme une consonance de deux dedans, le dedans interne et le dedans autre. Pourquoi l'autre est-il aussi un dedans ? Parce que le sentir est précisément, comme nous avons pu le voir, pour Patočka, un « témoin d'identité fondamentale »¹⁵. L'identité des deux indifférences non objectives du sujet et de l'objet, dans le propre et dans l'autre, est seulement possible si l'autre n'est pas en son fond une matière « morte et muette », mais « une base qui doit elle-même et de par son être intérieur – c'est-à-dire la vie – jusqu'à un certain point être apparentée à l'être du vivant »¹⁶. Ici aussi on doit expressément se préserver du danger – comme dans le cas du « dedans propre » – de l'objectiver en tant que fondement.

II. Vers la nature

- 14 Dans ses réflexions sur le monde, Patočka commence par rejoindre l'approche husserlienne. Or, tout comme ce fut déjà le cas lors de son écrit d'habilitation de 1936, il complète cette approche avec la dimension fondamentale de la disposition affective¹⁷. Aussi, dans le manuscrit *Monde et objectivité* il commence par caractériser le monde originaire comme une situation ouverte par une tonalité affective. Grâce à cette ouverture, les objets que l'on rencontre dans le monde font rayonner sur nous, en retour, « certaines significations de situation » qui n'ont pas leur assise dans l'effectivité elle-même, mais dans la compréhension préalable que nous avons eue d'elles. « Monde originaire » signifie donc ici la lumière de cette compréhension préalable qui nous situe affectivement. Toutefois, où et comment la nature se situe-t-elle au sein de ce monde ? À ce propos :

Le chez-soi et l'étranger ; la sphère de ce qui est relativement connu, au sein de laquelle nous nous affairons, puis la nature ; et, au sein la nature, encore une fois, le proche et le connu, le maîtrisé puis ce qui est davantage éloigné, l'impénétrable, l'élémentaire, l'incompris, l'obscur – à savoir, des sphères dans lesquelles notre monde scande encore grossièrement les objectivités, qui reçoivent par là un reflet des feux originaires du monde¹⁸.

- 15 Ainsi, la nature est rencontrée comme ce qui nous est étranger, à ceci près que son extranéité apparaît comme étagée – depuis le centre de ce qui est connu jusque dans la limite du zéro de pénétration et de maîtrisabilité.
- 16 Dans le manuscrit *Études sur le concept de monde*, qui est présenté dans *Monde et objectivité* comme une mise au point de l'esquisse programmatique, Patočka commence, tout comme Husserl, par la mise en place de la conscience d'horizon. Au fondement de la conscience d'horizon, il décèle « une certaine dimensionnalité, une conscience de dimensions originaires au sein desquelles tout étant, étranger ou propre, vient à surgir ».
- 17 À cet égard, Patočka mentionne également comme exemple du concept d'horizon la « nature », impliquant d'autres horizons, tels que la « nature comme matière du travail et de l'œuvre, la nature dite anorganique ou non vivante, ou encore la nature qui croît d'elle-même, ou – enfin celle qui dispose de la possibilité du mouvement et l'utilise »¹⁹.
- 18 Ici, l'étagement des horizons est évoqué dans ces termes : depuis le point zéro du vivre jusqu'à l'automouvement propre de la nature, jusqu'à la *physis*. Nous aurons encore à revenir, à la fin de notre article, sur cette façon de voir et de comprendre les choses.
- 19 En tout premier lieu, nous rencontrons, au sein de cette perspective centrée, les éléments de la nature. C'est ainsi que Patočka, dans la section 11 des *Études sur le concept de monde*, sous le titre « Éléments, Nature, Choses, Objets » introduira la terre comme le tout premier des éléments. Les éléments sont caractérisés en général comme étant « pour nous la porte la plus originaire vers l'étant », ce dont les opposés « dans leur forme extrême signifient une sorte d'index de la vie interne ou de la mort, ce qui dans cet englobement nous est donné à comprendre comme élément »²⁰.
- 20 La question du rapport que le dedans entretient à la différence de l'être propre et de l'être étranger nous intéresse, à présent, dans la mesure où la nature non seulement se donne à travers ses éléments « à comprendre » au sentir – c'est-à-dire en tant que vie

englobante se donnant à une vie englobée, mais encore dans la mesure où son existence se situe par-delà cette frontière, « enclose en elle-même », étrangère²¹.

- 21 L'être étranger, quant à lui, s'annonce dans ce que nous éprouvons dans la nature comme des éléments, car tout en éprouvant ces éléments comme étant à la mesure de notre vie, nous comprenons en même temps « que leur envergure est telle que leur être s'étend à une vie tellement intense et une mort si absolue que notre être ne peut pas y participer, puisque précisément, en deçà de cette frontière, il cesse absolument »²². Dans ces expériences frontalières avec les éléments, entre également en jeu le fait qu'une « saisie indirecte de ce qui franchit les frontières » se rapproche d'une saisie directe : « Nous nous sentons finalement aux frontières de ce que nous pouvons encore vivre, nous sentons les frontières de cette vie qui nous a été imposée comme une destinée »²³.
- 22 La nature est, par conséquent, selon l'expérience qu'on en fait, vitalité, mouvement, flux et mort – justement un être étranger. C'est ce qui, d'une certaine façon, se montre à propos du rapport à la Terre. Cette dernière jouera aussi, dans ses derniers écrits sur la phénoménologie du monde naturel, un rôle déterminant.
- 23 Jusque-là, la description faite à partir du concept naturel de monde propre à la phénoménologie, peut procéder, comme Husserl le fait souvent, en partant, peu ou prou, « de la paire conceptuelle chez-soi/étranger ou bien de la paire proximité/distance ». Justement, pour une telle description « [...] le chez-soi serait la partie la plus importante de la vie, le centre exclusif du drame de la vie »²⁴. Ceci dit, Patočka, comme nous l'avons signalé plus haut, complète l'approche de Husserl par la prise en compte du rôle des tonalités affectives, par le moyen desquelles Heidegger, dans *Être et temps*, élargit la phénoménologie des horizons de pré-donation du monde, sans, bien entendu, accéder pour autant à une pensée autre du monde, et encore moins à la vie et à la nature²⁵, ce que nous trouvons bel et bien, en revanche, dans les manuscrits de Patočka. À vrai dire, cette modalité phénoménologique du voir, désormais élargie depuis la pré-donation du monde, n'est pas la seule perspective que Patočka voulait mettre en œuvre dans son projet, lorsqu'il nous parle de discerner « la pure nature comme telle ». De toute évidence, une réflexion autour de la sensibilité représente pour lui une avancée propre dans le domaine qui sous-tend la manifestation du monde à travers ses horizons et son ouverture moyennant la disposition affective. La sensibilité ne se limite pas à un simple « matériel de construction » de l'objectivation au sein de la constitution de l'entourage et du monde ; elle est aussi l'expression de la vie et de la mort en nous tout comme à l'extérieur de nous-même, c'est-à-dire, du cadre ultime de toute corrélation.
- 24 Vient alors le point V, qui clôt le projet systématique *Monde et objectivité*, que nous avons suivi afin de pouvoir retracer le statut de l'*aisthesis* comme étant cette autre condition, encore plus profonde, qui est même à la base de la mondanité de l'expérience et de sa disposition affective. C'est ici que, pour la première fois, la nature ne sera pas un horizon du monde, mais deviendra bel et bien, prise pour elle-même, thème de la nouvelle « phénoménologie transcendantale » de Patočka, précisément là où, pour le citer à nouveau, « un tournant fondamental a fait irruption du fait que, à la frontière de la compréhension humaine de la chose, nous avons découvert la pure nature, la pure non-séparation, fermée sur elle-même, entre sujet et objet »²⁶.
- 25 Ce tournant ne concerne pas la perspective transcendantale elle-même dans la mesure où celle-ci, après tout, insiste sur l'idée d'une « provenance ontologique de la pure objectivité ». De surcroît, Patočka cherche aussi à saisir, de façon transcendantale-phénoménologique par un concept de dedans, non seulement la réalité pré-objective de

la subjectivité, avec son projet de monde, inséparable de celle-ci en tant que condition de l'objectivité, mais aussi la réalité pré-objective de la nature elle-même. Bien que la nature soit co-donnée comme horizon du monde, elle ne saurait être, à coup sûr, ni pure objectivité, ni non plus simple horizon de monde.

- 26 Pour Patočka, qui ici encore exprime sa conviction que « l'être n'est pas possible autrement que comme un dedans et son expression »²⁷, la nature également a un dedans. *Monde et objectivité* ne constitue pas le cadre ultime de cette nouvelle phénoménologie transcendantale. Son idée du dedans a une prise encore plus profonde :

Dès lors que nous assumons la thèse du dedans comme la couche basale de l'étant, se pose tout une série de questions sur la structure de cette intériorité tout comme sur son rapport avec le dehors. Tout bien réfléchi, jusqu'à présent nous n'avons considéré l'intériorité que sous la forme d'un être dans le monde, or lorsqu'il y va du fondement même de l'étant, nous devons passer au concept le plus général du dedans, qui ne correspond assurément pas à un être dans le monde²⁸.

- 27 Ce dedans n'est pas moins, d'ailleurs, celui des animaux ou des plantes au sein de leurs mondes ambiants, et ce aussi longtemps qu'un tel dedans reste sous la coupe « du schéma de l'intériorité centrifuge-centripète du dedans intentionnel », « pouvant être soit protégé, soit miné dans ses tendances ». Ci-contre, un dedans est pensable qui, sans pour autant se dissoudre dans la réalité comme tout et, toutefois, sans la moindre trace d'intentionnalité ou de « vouloir », serait une « intériorité de la nécessité ». S'agit-il, là encore, d'une couche de la nature elle-même qui resterait quand on écarte la vie biologique, de « quelque chose d'un étonnement un et multiple à la fois », qui porterait en soi tant la vie biologique que tout le reste ?

- 28 Voici la réponse spéculative que donne Patočka à ces questions : « La nature n'est pas un produit, une créature, mais ce Moi universel qui s'est oublié et se souvient de lui-même, et à la fois ce qui se cache derrière chaque être singulier. Par la mort, nous ne devenons pas matière morte, mais faisons retour à cette intériorité »²⁹. La nature semble ainsi être la réponse ultime au problème du fondement de la corrélation plus profonde que chaque vie porte en elle-même. C'est ainsi tout du moins que le passage suivant peut être compris :

La nature veut être Dieu et elle est Dieu, tout comme elle est la cause de tout ; mais en même temps qu'elle possède en elle Dieu, l'infinie clarté et la pleine conscience, elle porte en elle encore l'aveuglement infini, la contingence et toute sa douleur. De là les deux personnages fondamentaux que l'homme a toujours ressentis et sent constamment en tout être, le Grand et Sublime, l'Aveugle et l'Indifférent, dans l'être selon un certain équilibre [...] Tous deux proviennent du fait que l'être est une intériorité et que le commencement de l'intériorité ne peut qu'être obscur – elle doit être un chemin qui s'éloigne de lui-même, sans quoi il n'y a pas de retour à soi³⁰.

- 29 Patočka tenta également d'approcher l'extranéité de la nature avec la description que nous avons suivie plus haut, et qui, depuis le chez-soi comme centre, nous conduisait vers les horizons s'étendant au loin. La nature se donne « à comprendre » à la sensibilité à travers ses éléments – donc une vie omnienglobante à une vie omnienglobée –, et pourtant, l'impression affleure qu'elle se tient au-delà de cette frontière, « refermée sur elle » et étrangère à nous.

III. Le mouvement comme expression de la nature

- 30 Nous ne poursuivrons pas plus sur les traces de cette pensée spéculative que Patočka, d'ailleurs, ne développe pas ici davantage. Revenons plutôt au problème suivant : comment se présente, sous cet arrière-fond ultime de philosophie de la vie, la pure nature, dans le cadre de ce nouveau projet de phénoménologie transcendantale de Patočka ? Pour répondre à cette question, reprenons brièvement et pour une dernière fois l'interprétation de la perception comme phénomène d'expression du mouvement. Nous en retrouvons un point d'entrée dans le manuscrit programmatique *Monde et objectivité*, tout comme dans son élaboration correspondante dans les *Études sur le concept de monde*. Citons d'abord le premier manuscrit :

L'*aisthesis* n'est jamais « pure présentation », mais elle recèle toujours en elle de l'expression. L'*aisthesis* n'est donc possible que comme expression, bien que sa face fondamentale puisse rester occulte depuis des points de vue tout autres, que nous apportons à l'*aisthesis* et à partir desquels nous la saisissons. Nous remarquons que le mot « expression » est ici pris en un sens très large qui englobe tant les actions et prestations, que les mouvements d'expression et les notifications dans le sens plus étroit du terme³¹.

- 31 Patočka note dans ses *Études sur le concept de monde*, dans le paragraphe 13 qu'il consacre à « l'expression » : « le monde sensible est de part en part un phénomène expressif », car « toutes les choses de la perception expriment une vie, même dans le cas où il n'y aurait là rien d'analogue à une vie intérieure telle que notre vie dans le monde, la vie consciente »³². Ce phénomène renvoie à une autre intériorité que celle de l'immanence de la conscience « animée » de la philosophie transcendantale classique, et plus exactement à un dedans de la nature qui vient à l'expression dans le monde sensible :

[...] dans ce monde expressif, les « choses » sont comprises et chantées autrement que dans l'environnement de notre manipuler et de notre travail : ce ne sont pas des choses d'usage pratique, d'ailleurs elles ne sont absolument pas des choses ; mais des processus, des luttes, des conflits, des harmonies, des conciliations, et tous les « porteurs », que le sain entendement humain leur impute comme condition nécessaire de l'être, se dissolvent dans leur ronde, leur émergence et leur passage³³.

- 32 Il nous reste encore à mentionner brièvement cette philosophie de l'expression avant de passer au motif du mouvement. Le passage suivant montre le sens dans lequel Patočka veut dépasser Husserl, à savoir celui d'une fondation plus profonde de la corrélation perceptive : « La manière dont Husserl caractérise la perception, au moyen des catégories formelles de l'unité-pluralité, de la synthèse, revient à construire des produits abstraits à partir d'éléments abstraits – et elle n'est juste que pour autant qu'elle ne prétend pas saisir l'être vivant de ce processus en lui-même »³⁴. Pour cela il serait nécessaire avant tout de saisir le pré-tracé général dans le cadre duquel ce processus synthétique lui-même se produit. Et le tracé général du processus synthétique de la perception, selon Patočka, c'est précisément « l'intériorité saisissable de l'extérieur, c'est-à-dire l'expression »³⁵.
- 33 La vie en nous est touchée par la vie hors de nous, et c'est ainsi que nous participons à la vie du tout. De l'intérieur, dans notre dedans, nous sommes prévus pour cela, souligne Patočka, et il fait la réflexion suivante : nous sommes à même de nous représenter abstraitement un homme qui n'aurait directement jamais fait l'expérience

d'une quelconque douleur, et qui pourtant comprendrait cette dernière, en percevant des êtres vivants qui souffrent. Cela conduit Patočka à l'argument suivant :

[...] quand je perçois, l'impression extérieure touche quelque chose au dedans de moi qui n'est pas lui-même mon objet, et qui est préparé là par avance en tant qu'organe du comprendre de l'autre vie [...]. D'une certaine manière, ce qui se trouve là déterminé, touché par le regard, ce qui se reconnaît immédiatement en lui tout à la fois comme le même dans le même et comme le même dans son contraire, ce sont là des *possibilités de notre caractère vivant* ; car la vie reconnaît la vie, mais encore : le dedans reconnaît le dehors, sans qu'il soit pour cela besoin que le dedans lui-même se reconnaisse dans sa propre intériorité³⁶.

- 34 Nous ne pouvons certes pas vivre de manière actuelle et adéquate ce que « vivent la plante, la roche, l'oiseau », mais « ce procès interne, cet être, c'est-à-dire primairement le dedans, nous sont présents dans l'expression »³⁷. Le fait que nous ne puissions accéder que de l'extérieur au dedans des autres ne nous empêche pas de les comprendre. Bien au contraire, l'extériorisation du dedans dans l'expression constitue une condition pour que notre dedans lui-même puisse être compris, alors qu'il est vécu par nous de manière immédiate sans être éprouvé thématiquement. Cela ne serait pas possible sans les autres, parce qu'ils sont les seuls à percevoir l'expression de mon dedans. Et ce qui vaut pour les autres en général vaut également pour moi. En ce qui concerne autrui, Patočka formule cette même idée de la manière suivante : « pour qu'autrui soit reconnu en tant que tel, c'est-à-dire en tant qu'autrui, il doit nécessairement devenir un autre, être autre que lui-même, autre qu'une pure intériorité, c'est-à-dire qu'il doit entrer dans l'extériorité »³⁸.
- 35 Il doit y avoir entre les deux vécus une troisième sphère, d'extériorité, à laquelle pourtant les deux participent : « c'est-à-dire, le de-dans éprouvé et le dedans éprouvant, le premier entrant dans l'extériorité, le second pénétrant dans le dedans par l'extérieur »³⁹.
- 36 Selon Patočka, dans la couche hylétique⁴⁰ doit être contenu, en tant que premier dehors, « ce qui rend possible l'intention, la couche hylétique en tant que premier porteur de l'expression d'un dedans, et à vrai dire toujours d'un dedans à chaque fois déterminé, un coup comme paysage exubérant, une autre fois comme intérieur paisible, une troisième comme personne morose »⁴¹.
- 37 Il est clair, lorsqu'on considère cet ordre de succession, que Patočka élargit l'analyse husserlienne de la donnée d'autrui, ou de l'autre être vivant, à la perception d'autres « êtres » en général, car justement, eux non plus ne sont pas de simples objets, mais des intériorités qui partent d'elles-mêmes pour se porter à l'expression au dehors. C'est pourquoi, comme Patočka l'écrit ici, les horizons de ce que nous pouvons rencontrer dans la perception sont semblables aux horizons de notre compréhension, c'est-à-dire qu'ils doivent toujours être saisis de manière plus large que notre environnement actuel : « et ainsi, notre perception est un champ d'expression bien plus vaste que le domaine de notre expérience actuelle *propre* et ses possibilités »⁴².
- 38 Ce *plus*, qui dépasse l'unité synthétique de l'objectivation, et qui, dans les théories idéalistes de la perception (qui dans cet extrait constituent le point de départ des réflexions de Patočka), se voit résorbé en un point d'intersection des intentions de la conscience, se révèle en fait être présent dans la couche hylétique sous la figure des « autres », par quoi il faut là comprendre « les autres » au sens large : et non seulement, comme nous l'avons déjà relevé, comme les autres hommes ou êtres vivants. Tous ces autres « sont dans la couche hylétique ». On peut dire de cette couche qu'« elle

appartient à la subjectivité dans la mesure où elle lui est donnée », mais en même temps, « qu'elle se distingue d'elle dans la mesure où elle n'est pas elle-même le vécu », au sens de ce qui est visé, qui est toujours d'une manière ou d'une autre orienté depuis le sujet, alors qu'ici, dans la couche hylétique, le perçu se saisit comme le corrélat idéal de mes intentions envers « ce qui se trouve en moi contre moi, contre *mes intentions*, en moi comme étranger, comme autre »⁴³.

- 39 Ce vers quoi tend la théorie de Patočka dans ces paragraphes des *Études sur le concept du monde*, c'est à distinguer l'expression propre de l'autre dans la perception de sa fixation en tant que substance dans notre monde pratique. C'est là le résultat de la reconduction de la corrélation objective classique du vécu, à partir de l'*aisthesis* (en tant que couche fondamentale), à ses pôles non objectifs, qui tous deux précèdent la scission sujet/objet. Ce que l'*aisthesis* représente, c'est, d'emblée, le contact des deux. Pour ce retour génétique, l'extérieur n'est rien d'autre que ce contact lui-même.⁴⁴ On peut à partir de là poursuivre la construction génético-transcendantale, retracer la constitution de l'environnement pour le dedans propre. Dans le manuscrit programmatique *Monde et objectivité*, Patočka écrivait déjà à propos du dedans propre qu'il lui est *confié* d'être, et que c'est ce qui fait sa différence par rapport au dedans autre, expliquant en contrepartie sa tendance à s'accorder avec la nature⁴⁵. Si la stabilité objective, la relative immuabilité, est corrélée au but des intérêts pratiques, entre en jeu également un « regard désintéressé, qui, au contraire, découvre non pas une stabilité, mais un dedans, une vie, et par là est avant tout sensible au changement et au mouvement »⁴⁶.
- 40 Pour terminer, nous souhaiterions mettre brièvement en lumière, comme nous l'avions annoncé au début de notre article, le rôle du mouvement : lorsque dans l'expérience, l'objectivité, qui correspond à nos intérêts et nos intentions pratiques, est saisie comme une substance, le mouvement est quant à lui ce qui s'exprime de lui-même. Patočka en arrive à cette conclusion : « Précisément, le phénomène du mouvement montre très clairement que le fil conducteur de nos intentions objectives, en dernière instance, c'est l'idée du dedans, la pensée de l'intériorité »⁴⁷. Car le repos lui-même de cette substance qui correspond à nos intérêts pratiques est un mode du mouvement, et dans cette opposition du repos et du changement, en tant que modalités du mouvement, « quelque chose d'intérieur vient à l'expression, une certaine endurance à la pression, une aspiration, une existence, et un tourbillon »⁴⁸. Ce serait le mouvement comme réalité non substantielle de la chose, sa vie.
- 41 Cependant, la substantialité du perçu, son unité synthétique, a d'une certaine manière également son pendant dans le milieu à partir duquel les choses viennent à notre rencontre, se dissolvant en lui, dans la mesure où le milieu est non objectif. Il en est ainsi de la lumière, justement, qui a déjà été évoquée à titre d'exemple, ou du mouvement qui, déjà ici, se révèle pour Patočka tout à fait central, en ce que c'est généralement au travers de leurs différences qu'il caractérise ce type de propriétés libres et non objectives du milieu de la perception, telles que la lumière, la chaleur, le froid, qui ne sont localisées en aucune chose, ni ne renvoient à rien qui subsisterait derrière elles. C'est dans le mouvement que nous percevons que la vie de la nature vient à l'expression. Selon Patočka, ce qui est alors co-perçu, ce à quoi via notre attention nous participons nous aussi, c'est le « changement temporel, par exemple d'une esquisse plus élevée ou plus profonde, d'humeur plus joyeuse ou plus sombre (de la lumière du soleil, un plus ou un moins dans le froid et le chaud, etc.) ». Mais ce qui tient ces différences ensemble et qui se trouve au fondement objectif de la synthèse

perceptive du changement temporel, ce n'est plus la conscience interne du temps : c'est le mouvement, en tant que son propre « porteur », et qui donc n'est plus non plus conçu comme changement d'une quelconque substance. « Le changement unitaire dans le temps, c'est le mouvement »⁴⁹. Le mouvement est constitué, en tant que changement unitaire dans le temps, par la consistance de ce qui se porte à l'expression dans la perception comme un dedans, un dedans autre que le notre. La vie inconsistante des éléments de la nature – ces derniers étant d'autant plus inconsistants qu'ils ne forment aucune unité objective dans l'expérience – est ainsi elle-même expérimentée comme mouvement.

- 42 Que ce soit par rapport à la chose perçue ou encore par rapport au milieu dans lequel elle paraît, le mouvement vient à l'expression en tant que ce qui ne relève pas de l'opération d'objectivation du côté de la conscience à visée pratique – celle-ci ne s'intéressant justement pas au mouvement, mais à la stabilité. L'expression propre de la chose et de la nature est l'expression de son mouvement, en tant qu'il ne repose sur aucune substance derrière lui.

IV. Conclusion

- 43 Nous avons présenté ici quelques motifs de ce riche projet du début des années 40, où Patočka esquisse sa première révision du transcendantalisme phénoménologique de Husserl, de manière certes parallèle avec Fink, Sartre, Merleau-Ponty et même Henry, mais aussi, il faut le souligner, de manière largement indépendante, spécifique et originale, étant donné sa situation de relatif isolement dans un pays qui, on le sait, se trouvait alors occupé par l'Allemagne. Dans les années 1960, ces pistes inaugurales donneront lieu chez Patočka à de plus amples développements, dans le cadre du nouveau projet d'une phénoménologie et d'une métaphysique du mouvement.

NOTES

1. Cette étude a été conçue dans le cadre du projet de recherche « Vie et environnement. Les liens de la phénoménologie entre la subjectivité et le monde naturel » (GAP 15-10832S). Que soit vivement remerciée Marion Bernard pour la traduction du texte de l'allemand vers le français. Je tiens aussi à faire part de ma gratitude à Pablo Posada pour la traduction en français de certains ajouts en langue allemande, faits à la première version de ce texte, et à Julie Cottier, pour la relecture finale du présent texte, soutenues par le programme Progres Q21 de la Faculté des sciences humaines de l'université Charles, Prague.

2. J. Patočka, *Le monde naturel comme problème philosophique*, trad. par E. Abrams, Paris, Vrin, 2016, p. 46.

3. *Ibid.*, p. 168. Nous soulignons.

4. *Ibid.*, p. 48.

5. Voir un ensemble de ces textes, édité dans le cadre de : J. Patočka, *Œuvres complètes*, « Nitro a svět. Nepublikované texty ze 40. let », in J. Patočka, *Sebrané spisy 8/1: Fenomenologické spisy III/1*, Praha, OIKOYMENH, 2014, p. 9-327.

6. Quatre courts textes de cet ensemble – « À propos des deux manières de philosopher », « Monde et objectivité », « Le dedans et l'esprit », et « Le dedans, le temps, le monde » – sont traduits en allemand : cf. J. Patočka, « Das Innere und die Welt », in *Studia Phaenomenologica*, vol. VII, 2007, p. 26-70.
7. J. Patočka, *Monde et objectivité*, in J. Patočka, « Nitro a svět. Nepublikované texty ze 40. let », *op. cit.* p. 64 ; J. Patočka, « Das Innere und die Welt », *op. cit.*, p. 46 ; ensuite abrégé comme *Ibid.*, p. 64, trad. p. 46 : cette référence et celle qui suit renvoient à des pages de l'original tchèque et de la traduction allemande quand elle existe. (Note de la traductrice).
8. *Ibid.*, p. 64, trad. p. 48.
9. J. Patočka, *Études sur le concept du monde*, in J. Patočka, « Nitro a svět. Nepublikované texty ze 40. let », *op. cit.*, p. 139.
10. J. Patočka, « À propos des deux manières de philosopher », *op. cit.*, p. 12, trad. p. 29.
11. J. Patočka, « Le dedans et l'esprit », *op. cit.*, p. 19, trad. p. 56.
12. *Idem.*
13. *Ibid.*, p. 20, trad. p. 57.
14. *Idem.*
15. Voir le passage cité plus haut, J. Patočka, *Études sur le concept du monde*, in J. Patočka, « Nitro a svět. Nepublikované texty ze 40. let », *op. cit.*, p. 139.
16. « Il ne s'agit pas d'un fondement obscur et figé, inatteignable dans son obscurité et de ce fait inébranlable, qui dans sa fixité serait rigide et sans vie, mais d'un fondement qui, en lui-même et dans son être le plus intérieur – la vie – doit être à un degré ou un autre apparenté à l'être de tous les vivants. » J. Patočka, *Monde et objectivité*, *op. cit.*, p. 52, trad. p. 53.
17. Il a pu, à cette occasion, s'inspirer aussi de la thèse d'habilitation de Ludwig Landgrebe qui, justement, propose ce complément de l'approche husserlienne par l'idée de la tonalité affective, mise en avant par Heidegger. Une copie du tapuscrit de ce texte a été trouvée dans le « Nachlass » de Patočka. L. Landgrebe qui a abandonné ce projet là, sans doute après un avis défavorable de Husserl, a réalisé son habilitation avec un autre écrit, en 1934 à Prague (*Nennfunktion und Wortbedeutung: Eine Studie über Martys Sprachphilosophie*, Halle-sur-Saale, Akademischer Verlag, 1934). Et bien qu'il ne soit lui-même plus jamais revenu à son projet originaire d'habilitation tel quel, il en a gardé, dans ses travaux, certaines idées centrales, dont celle de l'accès au monde par les tonalités affectives. Cf. L. Landgrebe, *Der Begriff des Erlebens*, Wurtzbourg, Königshausen & Neumann, 2010.
18. J. Patočka, « Nitro a svět. Nepublikované texty ze 40. let », *op. cit.*, p. 57 ; trad. in « Das Innere und die Welt », *op. cit.*, p. 37 sq.
19. *Ibid.*, p. 80.
20. *Ibid.*, p. 93.
21. *Ibid.*, p. 231.
22. *Idem.*
23. *Idem.*
24. *Ibid.*, p. 90.
25. Voir à ce sujet K. Held : « La finitude du monde », in *Alter, Revue de phénoménologie*, n° 6, 1998, p. 191-206.
26. J. Patočka, « Nitro a svět. Nepublikované texty ze 40. let », *op. cit.*, p. 64 ; trad. in J. Patočka, « Das Innere und die Welt », *op. cit.*, p. 46.
27. *Ibid.*, p. 94.
28. *Ibid.*, p. 106.
29. *Ibid.*, p. 111.
30. *Ibid.*, p. 112.
31. *Ibid.*, p. 61, trad. p. 43.
32. *Ibid.*, p. 98.

- 33. *Ibid.*, p. 99.
- 34. *Ibid.*, p. 102.
- 35. *Idem.*
- 36. *Idem.*
- 37. *Ibid.*, p. 103.
- 38. *Idem.*
- 39. *Idem.*
- 40. *Ibid.*, p. 104, Patočka parle ici de « l'énigme de la couche hylétique ».
- 41. *Ibid.*, p. 103.
- 42. *Idem.*
- 43. *Ibid.*, p. 104.
- 44. J. Patočka, *Monde et objectivité*, *op. cit.*, p. 61, trad. p. 43 : « Le contact dans l'*aisthesis* est un toucher avec la vie, et non pas avec le simple dehors. Le dehors lui-même n'est rien d'autre que ce contact ».
- 45. *Ibid.*, p. 63, trad. p. 45.
- 46. J. Patočka, *Études sur le concept du monde*, *op. cit.*, p. 106. Cf. voir aussi : « Tout ce qui entre dans l'expérience a deux côtés, le côté de l'*expression propre* et celui de l'*insertion dans la sphère des intérêts étrangers* » (*idem*).
- 47. *Ibid.*, p. 104 sq.
- 48. *Ibid.*, p. 106.
- 49. *Ibid.*, p. 105.